

Mémoires d'un artisan

Francis Tincq

Francis Tincq

Mémoires d'un artisan

© Francis Tincq, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-3278-1

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Avant de commencer le récit de mes mémoires, je tiens à remercier toutes les personnes, particuliers, maîtres d'œuvre, dirigeants d'entreprises, commerçants, qui m'ont accordé leur confiance et m'ont permis d'exercer mon métier de carreleur pendant plus de quarante années dans la région. Je leur suis reconnaissant pour leur fidèle soutien. Je tiens également à saluer la mémoire de mon père qui a obtenu la croix du combattant, ainsi que celle des nombreux prisonniers de la dernière guerre, rappelés sous les drapeaux pour servir leur pays. La plupart ont été déportés.

Ces mémoires ont vocation à rappeler les circonstances aggravantes et le contexte dans lequel s'est joué le drame qui a bouleversé ma vie. Elles ont également vocation à souligner le non-respect de ma parole, la mise en danger de la vie d'autrui et le rôle joué par certains donneurs de leçons qui n'ont pas hésité à user de procédés malveillants pour servir leurs propres intérêts. Un vrai travail de sape à mon égard a eu lieu, ces personnes ont planifié ma chute et propagé de fausses informations à mon égard.

Pendant l'instruction, aucune question ne m'a été posée, ce qui est bien difficile à croire. À aucun moment je n'ai eu la possibilité de m'exprimer sur les événements. On me répondait à chaque fois « taisez-vous » ou « ne dites rien ». Et le fait que deux jours avant le drame j'ai essayé de joindre les autorités judiciaires pour dénoncer certaines exactions n'a jamais été pris en compte. Pourtant cela aurait peut-être pu éviter une telle tragédie.

Les finalités du procès se sont ainsi opérées sans véritable débat me concernant. Je trouve un tel procédé bien peu démocratique et ces méthodes partiales dans un État dit de droit. J'ai été abusé et mes droits n'ont pas été respectés. Ainsi, n'ayant jamais pu obtenir la manifestation de la vérité dans tout ce drame, j'ai eu l'idée d'écrire mes mémoires afin de transmettre ma compréhension des faits, tout en restant respectueux dans mes propos. L'impression de ces lignes n'a pu se faire qu'aujourd'hui, alors que mon jugement a eu lieu en 1989, car elles m'auraient plus tôt attiré les foudres de tout un système, ce que vous comprendrez au fur et à mesure de votre lecture.

PRÉSENTATION DE MA FAMILLE

Sans dresser un tableau généalogique fouillé de mes ancêtres, je tiens à présenter brièvement ma famille afin de bien pouvoir raconter mon histoire. Comprendre le paysage social et familial dans lequel j'ai grandi et j'ai vécu vous aidera, lecteurs, à bien cerner les tenants et les aboutissants de ma vie.

Ma mère, Thérèse de Saint Germain, est née le 14 octobre 1914 à Méricourt-Mines, petite bourgade proche d'Hénin-Beaumont. Toute sa famille était originaire de la région des mines. Je n'ai jamais connu mon grand-père maternel, qui est mort assez jeune. Ma grand-mère maternelle, Julienne Edsens, était une femme très catholique. Je me souviens qu'elle vivait avec un monsieur sympathique mais qui parlait peu. Lorsque, après son mariage, ma sœur est partie vivre à Montigny-en-Gohelle, près d'Hénin-Beaumont, m'a grand-mère l'a suivie. Elle s'est installée dans un petit pavillon de coron, pas mal du tout, qu'elle avait obtenu par les mines. Son jardin jouxtait celui de ma sœur qui, à l'occasion, lui rendait quelques services. Enfant, j'allais régulièrement leur rendre visite.

Ma mère était une femme de devoir, qui a toujours su faire face aux moments les plus difficiles de sa vie. Avant son mariage, elle travaillait comme employée de maison chez des notables à Neuilly-sur-Seine. Elle avait un frère qui, vous le verrez, a eu une certaine influence dans la vie de mes parents. C'était un homme très organisé, exigeant, toujours à la recherche de la moindre opportunité de s'enrichir.

Mon père, Florimond Tincq, est né le 8 mars 1912 à Harnes. Il était le fils de Caroline et Florimond Tincq et avait deux sœurs, Henriette et Florine. Plus tard, chacune de mes tantes a tenu un commerce sur la place d'Harnes, à proximité de l'église. Henriette s'est mariée avec un mineur, décédé assez jeune de la silicose. Je me souviens qu'il était complètement desséché, il avait travaillé « au fond ».

Mes grands-parents paternels vivaient dans une petite maison située au cœur d'un bois appartenant aux mines. Ils faisaient office de garde-chasse. Je ne pense pas que c'était leur unique profession. Mon grand-père devait probablement effectuer quelques travaux en plus pour les mines. Lorsqu'ils sont devenus plus âgés, la commune les a évacués et les a relogés dans un petit chalet à Harnes, le

long du canal de Lens. Pour la petite anecdote, ce bois dans lequel mes grands-parents ont longtemps vécu porte aujourd'hui le prénom de mon grand-père, et de mon père par la même occasion, le bois de Florimond. En fait, mon père a bien connu à une époque un cultivateur d'Harnes qui était également conseiller à la mairie. C'est grâce à son intervention que ce bois a été officiellement nommé ainsi. Aujourd'hui il existe toujours, mais les étangs qui le parsemaient jadis ont peu à peu été comblés par l'excédent des terrils. De nos jours, des plans d'eau ont été reconstitués.

Mon père était un homme honnête et travailleur, mais qui malheureusement ne se confiait pas beaucoup. Il était de nature très serviable et se tenait toujours prêt à aider les uns et les autres. J'ai dû pas mal fouiller par moi-même pour connaître un peu mieux son histoire. Avant la guerre, il travaillait aux chemins de fer des mines, à Harnes. Il conduisait les locomotives qui transportaient du charbon. Il a fait son service militaire en 1936 puis a été rappelé sous les drapeaux en 1939, au début de la guerre. Grâce à ma tante Henriette, qui m'a donné quelques informations, j'ai su qu'il avait été fait prisonnier assez vite et déporté près de la frontière russe pendant près de cinq ans. À la mort de mon père, j'ai récupéré sa « carte d'identité » allemande. C'était un livret que les Allemands donnaient à chacun de leurs prisonniers, qui devaient le présenter lors de leurs déplacements dans leurs différents lieux de déportation. Ainsi j'ai pu retracer son parcours de captivité. Il a travaillé en Tchécoslovaquie, qui était à l'époque à la frontière russe, où il a exercé toutes sortes de travaux. À la Libération, mon père a reçu la croix du combattant. Il ne m'a jamais parlé de toute cette époque, comme s'il avait tellement souffert que c'était impossible pour lui de l'évoquer. Seul souvenir de sa guerre que j'ai retrouvé après sa mort dans ses affaires et que je garde précieusement, un porte-cigarette en argent qu'un compagnon de captivité grec lui avait donné. Dessus est marqué « à mon camarade ». Et une phrase prononcée une fois par ma tante Henriette, « tu sais ton père il en a bavé près de la frontière russe ».

Mes parents se sont mariés en l'église Saint-Martin de Harnes en mai 1934. Le 6 janvier 1935, deux jumelles sont nées dans leur foyer mais une seule a survécu, ma sœur Andrée. L'autre, qui s'appelait Floriane, est morte assez vite après sa naissance. Je suis né onze ans plus tard, après la guerre, le 21 mars 1946. À son retour de captivité, mon père a subi l'ablation d'une partie de l'estomac suite aux mauvaises conditions de détention. Il mangeait très peu mais assez souvent. Après une longue convalescence, il a repris son travail aux chemins de fer. Mes

parents vivaient dans une petite maison de corons, à la cité du 21, au n°11 rue de l'Église. Nos voisins étaient originaires d'un peu partout, à l'époque toute sorte de gens travaillaient dans les mines. Les gouvernements les faisaient venir par manque de main d'œuvre locale. Il y avait des polonais, des algériens, des marocains etc. Avec nos voisins polonais, nous nous invitons mutuellement aux moments des fêtes. Je me souviens de leur gâteau de fête, le placek. J'aimais l'ambiance de ce quartier où la vie était dure mais la solidarité quotidienne. Dans les années 1950, le charbon marchait à plein tube. D'ailleurs, enfant, j'allais souvent voir les mineurs remonter de la fosse. Je me mettais devant les barrières qui entouraient la mine et je les regardais sortir. Ils étaient tout noirs. Même après s'être lavés, leurs yeux restaient noirs. Ils étaient tout imprégnés de charbon.

Nous vivions plutôt modestement, mais je garde de bons souvenirs de mon enfance. À cette époque les parents n'étaient pas toujours derrière leurs enfants, à surveiller leur moindre fait et geste. Ils les laissaient libres dans leurs occupations. Avec mes camarades, nous jouions dans les installations minières détruites par la guerre. Il y avait des bassins à flou (le flou est un charbon mou entreposé dans des bassins) au milieu des ruines, c'était notre terrain de jeu de prédilection. Assez dangereux maintenant que j'y pense ! Il ne fallait surtout pas tomber dedans. Je passais aussi beaucoup de temps dans la nature, chez mes grands-parents paternels, à observer la faune et la flore. Je me souviens que mon grand-père élevait des coqs destinés aux combats. Cette activité était très pratiquée chez les mineurs les jours de repos. Les hommes mettaient des dards piquants aux pattes des coqs et les faisaient s'affronter les uns les autres au cours de combats acharnés. Une telle activité est aujourd'hui interdite, mais à l'époque elle était sacrée et coutumière. Ma grand-mère paternelle était fortement handicapée, mais elle avait toute sorte d'animaux dont elle s'occupait et que j'aimais aller voir : des chiens, des chats, des canards, des oies, des ânes, des chèvres et bien d'autres encore. J'ai passé de bons moments dans sa ferme. J'accompagnais également souvent mon père à la chasse. En fait, pendant toute mon enfance j'ai baigné dans la faune, dans le marais, dans la chasse. J'observais beaucoup la nature, j'aimais y passer du temps, m'y ressourcer. Je n'aurais jamais soupçonné avoir, quelques années plus tard, autant de désagréments en lien avec toutes ces activités en plein nature que j'aimais tant.

Lorsque mon père a eu sa retraite anticipée des mines, nous avons déménagé à Berck-sur-Mer, à une centaine de kilomètres de Harnes. J'avais alors 6 ou 7 ans.

Mon oncle maternel avait persuadé mes parents de venir s'installer dans cette ville, où lui-même vivait, arguant que l'air y était meilleur, qu'ils y auraient une vie agréable et je ne sais quoi d'autre. Nous sommes donc partis nous installer là-bas, mais sans ma sœur qui était déjà mariée. Elle est toujours restée vivre dans les mines. À Berck, mes parents ont acheté une petite maison rue du Haut Banc. Ils n'avaient pas beaucoup d'argent, mon père touchait une modeste pension des mines et de prisonnier de guerre. Il a d'ailleurs retravaillé dans différents domaines assez vite après notre arrivée à Berck, notamment aux cuisines de l'hôpital Bouville (anciennement hôpital Marie Lannelongue, détruit en 1944 sous les bombardements). La maison que mes parents avaient achetée était complètement délabrée. Il y avait tout à refaire et, malgré mon jeune âge, j'ai mis le pied à l'étrier et ai aidé mon père. Je me souviens des durs moments de labeur passés à faire du béton avec lui. Il était très habile de ses mains et le travail ne lui faisait pas peur. Avec moi il était exigeant et parfois autoritaire. Cette maison a été vendue plus tard pour acheter un chalet au n° 30 rue du Grand Hôtel, toujours à Berck-sur-Mer, près de la plage.

Voici racontée en quelques lignes ma jeunesse. Je pense pouvoir dire que je n'ai pas été élevé dans la ouate. Nous n'avions pas beaucoup d'argent et mon père était une personne de caractère, faisant toujours face à ses obligations et pas toujours tendre avec moi. Mais je garde malgré cela de bons et beaux souvenirs de mon enfance, surtout avec ma famille paternelle. Avec ma famille maternelle, et notamment avec mon oncle, c'était différent. Comme cet homme était assez calculateur, les relations avec lui n'ont jamais été très sincères, authentiques. Il a eu deux fils un peu plus jeunes que moi, mes cousins, qui ne se distinguent pas de leur père.

MA FORMATION DE CARRELEUR

En arrivant à Berck, j'ai repris ma scolarité à l'école Jacques Prévert et ce jusqu'à l'obtention de mon certificat d'études, à l'âge de 14 ans. Ensuite, j'ai demandé à rentrer dans une entreprise de bâtiment très implantée à Berck, et dont le siège était situé à proximité de notre domicile familial. J'y ai commencé ma formation pour les métiers. Je voulais être carreleur. Ce métier me plaisait et j'aimais tout particulièrement le travail avec les mosaïques. À cette époque, un centre de formation des apprentis a ouvert à Hesdigneul-lès-Boulogne, à 30 km de Berck. J'y suis entré l'année de son ouverture. J'étais en parallèle apprenti carreleur dans l'entreprise de bâtiment. Pendant trois ans, j'ai travaillé avec une équipe d'ouvriers espagnols. Le métier était rude et pas toujours évident. Les Espagnols ne me donnaient pas souvent de coup de main, c'est moi qui la plupart du temps faisais tout seul le mortier. J'en ai bavé au début, je peux vous le dire. Lorsque je revenais le soir chez mes parents j'étais exténué, il ne fallait pas me bercer ! Néanmoins, cela me plaisait. Nous posions du carrelage de différents formats, des mosaïques, en villas ou parfois en grandes surfaces.

Après mes trois années d'apprentissage, j'ai passé le CAP de carreleur mosaïste. La pratique était à Arras et la théorie à Boulogne, au lycée professionnel Jean-Charles Cazin. Là-bas j'ai été diplômé en même temps qu'un collègue de Berck. Il venait d'une famille de carreleurs, des années plus tard j'ai d'ailleurs embauché son frère quelques temps. Nous avions des tempéraments très différents lui et moi. J'étais dynamique et entreprenant alors qu'il était assez attentiste, cherchant plutôt la sécurité de l'emploi. À la fin de notre formation, j'ai poursuivi dans le bâtiment et lui est devenu enseignant au centre de formation d'Hesdigneul. Nous aurions pu avoir un partenariat intéressant, il aurait pu m'envoyer des apprentis que j'aurais formés et à qui j'aurais transmis mon savoir-faire. Mais rien de tout cela n'a eu lieu. À la fin de notre formation, je n'ai plus jamais entendu parler de lui. C'est un peu regrettable je trouve.

Après mon certificat d'études, et comme la plupart des jeunes de mon âge, je suis entré dans la vie active. Il faut avouer qu'à l'époque cela était plus facile qu'aujourd'hui. Pour ceux qui voulaient s'en donner la peine, il y avait du travail. J'ai commencé comme tâcheron pendant quatre ans. C'est-à-dire que je travaillais pour une entreprise qui me rémunérait au mètre carré. Tard le soir,

après mes journées de boulot, je faisais également des heures supplémentaires (coffrage de bois, pose de coffrage métallique dans les grands chantiers). Je donnais les trois-quarts de mon salaire à mes parents, chez qui je vivais toujours. J'ai passé mon permis de conduire à 18 ans et j'ai rapidement acheté une petite voiture, une Renault 4 chevaux. Elle était particulièrement confortable pour son époque et était surnommée « la 4 pattes » ou encore « la motte de beurre », à cause de sa forme et de la couleur jaune de ses premiers modèles. La mienne était noire et suffisamment spacieuse pour sortir avec les copains. Les heures sup' me permettaient de me payer des petits extras : aller au bal avec les copains, manger un morceau à cette occasion etc. C'est à cette époque, vers l'âge de 17 ans, que j'ai rencontré ma future femme. Elle était originaire de Saint-Martin, à côté de Boulogne-sur-Mer. J'ai fait sa connaissance en allant un jour au bal là-bas. Quelques temps plus tard nous nous sommes recroisés par hasard dans Boulogne. C'est ainsi que notre histoire a commencé. Au bout d'un moment nous avons décidé de nous fiancer. J'ai rencontré mes futurs beaux-parents, tout s'est très bien passé avec eux les premiers temps. Mon beau-père était grutier. C'était un communiste acharné, mais à l'époque je n'y ai pas fait attention. Je n'ai pris conscience de nos différences d'opinions que bien plus tard. Quand on est jeune on est bête !